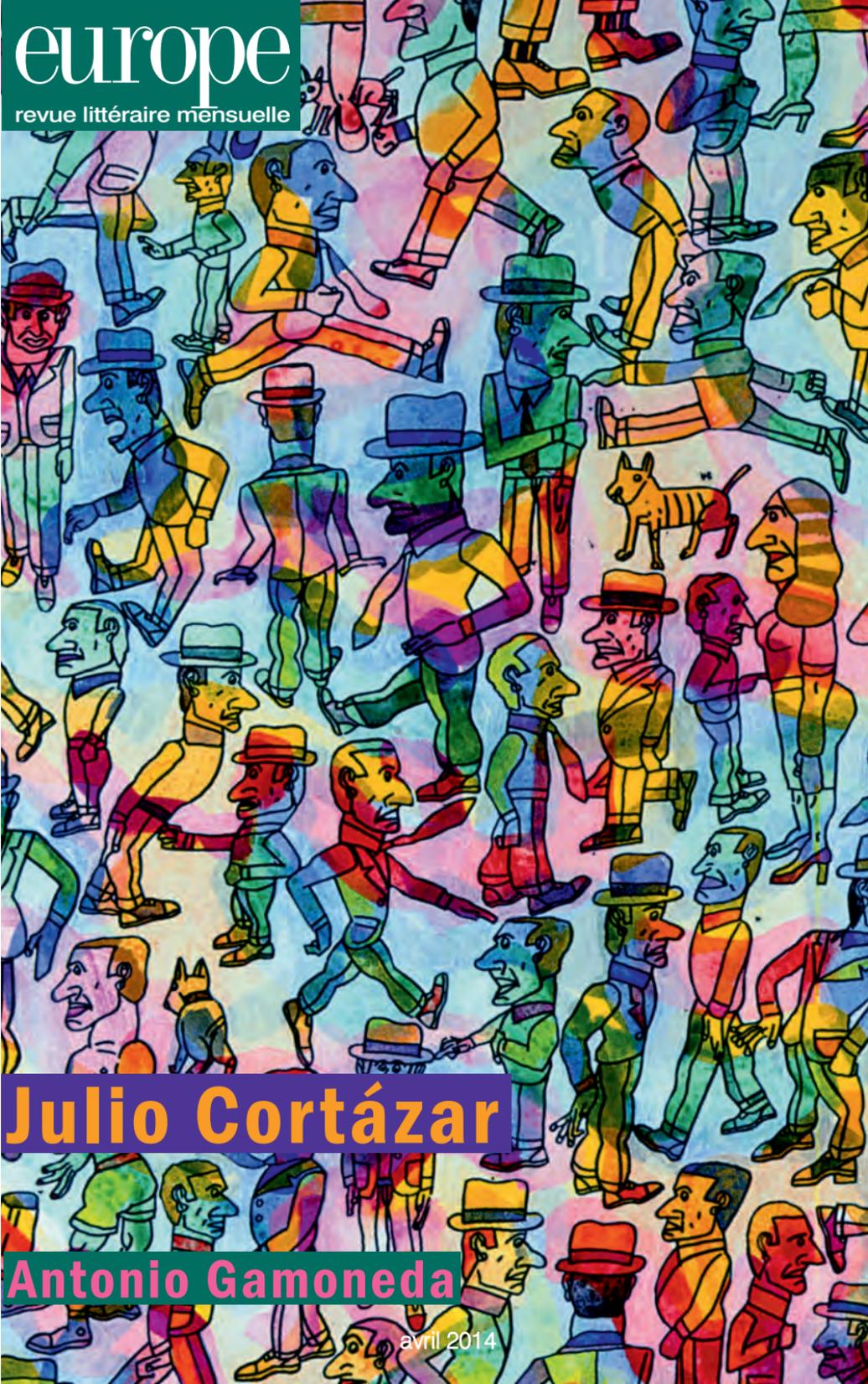


europa
revue littéraire mensuelle



Julio Cortázar

Antonio Gamoneda

avril 2014

Julio Cortázar (1914-1984) respirait l'humour, la folie, le bonheur de vivre. Cet écrivain argentin qui vécut longtemps en France se voulait « amoureux de l'ordre cosmique mais jamais de l'ordre nouveau ou d'un slogan qui fait marquer le pas à six ou sept cent millions d'hommes en une parodie d'ordre ». Il disait aussi : « Le monde est une nébuleuse de parcelles dynamiques où les leviers de la vie et de l'action sont l'imagination et le rêve. » Dans la littérature hispano-américaine de la seconde moitié du XX^e siècle, écrivait Octavio Paz, « la figure de Cortázar est centrale. Il a été un des rénovateurs de la prose en espagnol, à laquelle il a conféré légèreté, grâce, ductilité et aussi une certaine audace. Prose faite d'air, sans poids ni corps mais soufflant avec fougue et faisant surgir dans notre esprit des nuées d'images et de visions. » Cortázar a introduit dans la narration et privilégié sur le plan moral la notion de jeu. Un jeu qui n'exclut pas l'engagement mais le remet perpétuellement en question. Il a porté à un point d'intensité et de perfection rare ce qu'il a lui-même appelé le « Réalisme magique », récusant le terme de fantastique car son fantastique à lui n'a besoin d'aucune mise en scène ou état d'exception, il sourd de la réalité la plus quotidienne. Il a donné à la littérature mondiale une nouvelle dimension du fantastique et à nous une nouvelle façon de voir la réalité. Il a parié sur l'énergie créatrice des hommes, sur le plein épanouissement de leurs facultés, sur la capacité indéradicable d'imaginer et de construire le futur. C'est un message que nous ne demandons qu'à entendre et dont nous avons toujours besoin, ce pourquoi nous avons tous à gagner encore à fréquenter Cortázar.

Anne Picard, Saúl Yurkievich, Octavio Paz, Tomás Eloy Martínez, Fina García Marruz, Juan Gelman, Antonio Tabucchi, Alejandro Zambra, Rodrigo Fresán, Francisco Porrúa, Florence Delay, Laure Bataillon, Adélaïde Blasquez, Sylvie Protin, Arno Bertina, Haroldo de Campos, Julio Ortega, Sergio Ramírez, José Lezama Lima, Laurence Breyse-Chanet, Julio Cortázar, Pierre Lartigue, Ina Salazar, Alejandra Pizarnik, Carles Álvarez Garriga, Luisa Montes Villar, José María Guelbenzu, Alberto Manguel, Alécio de Andrade, Sergio Chejfec, Graciela Speranza, Matías Serra Bradford.

ANTONIO GAMONEDA

Figure majeure de la poésie espagnole d'aujourd'hui, Antonio Gamoneda a connu tous les drames de la vie, historiques et personnels. Sa voix grave, intense et nue est tissée de sons noirs et de sons blancs. Sons noirs venus du tréfonds de l'âme, dont Lorca disait qu'ils sont le mystère et la racine du chant. Sons blancs du silence profond, d'où vient aussi le poème et vers lequel il tend à retourner.

Laurence Breyse-Chanet, Jean-Baptiste Para, Antonio Gamoneda, Miguel Casado, Jean-Yves Bériou.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES



Etranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

SOMMAIRE

JULIO CORTÁZAR

Anne PICARD	3	Une longue corde à face de lune.
Saúl YURKIEVICH	9	En effet, Julio.
Octavio PAZ	14	L'art du saut.
Tomás ELOY MARTÍNEZ	23	Instantanés.
Fina GARCÍA MARRUZ	29	Un homme bon.
Juan GELMAN	39	Lettre à Julio.
Antonio TABUCCHI	41	La voie lactée.
Alejandro ZAMBRA	47	Qu'il revienne !
*		
Rodrigo FRESÁN et Francisco PORRÚA	49	Instructions pour se souvenir.
Florence DELAY	53	Un soir à Marseille.
Laure BATAILLON	55	« On ne siffle pas assez dans la littérature latino-américaine ».
Sylvie PROTIN	57	Notre Cortázar
*		
Arno BERTINA	69	Dès le début il regardait ailleurs.
Haroldo de CAMPOS	75	Liminaire.
Julio ORTEGA	83	Cortázar entre tous les jeux.
Sergio RAMÍREZ	91	Le vieux club immortel du serpent.
José LEZAMA LIMA	95	Cortázar et le commencement de l'autre roman.
*		
Julio CORTÁZAR	116	Sur une enfance froussarde et autres textes.
Julio CORTÁZAR	122	Un certain Lucas.
Julio CORTÁZAR	124	« Pas de quoi me vanter d'être écrivain ».
Julio CORTÁZAR, Saúl YURKIEVICH et Pierre LARTIGUE	130	Dialogue entre prose et poésie en Argentine.
*		
Ina SALAZAR	136	La poésie de Julio Cortázar ou la quête d'une voix.
Alejandra PIZARNIK	151	Humour et poésie.
Julio CORTÁZAR	156	Photomaton du poète.
Julio CORTÁZAR	161	Poèmes en français.
Carlos ÁLVAREZ GARRIGA	163	À clavier rompu.
Julio CORTÁZAR	169	Une lettre et un poème à Alejandra Pizarnik.
Julio CORTÁZAR	171	Lettre à Arnaldo Calveyra.
*		
José Maria GUEL BENZU	174	Le jazz et l'écriture.
Alberto MANGUEL	189	Le déjeuner de la mante religieuse.
Julio CORTÁZAR et Alcécio de ANDRADE	197	Paris ou la vocation de l'image.
Julio CORTÁZAR	203	L'alchimie toujours.
*		
Sergio CHEJFEC	207	Le témoin.
Graciela SPERANZA	225	Passages.
Matías SERRA BRADFORD	232	Le renoncement d'un lecteur à la vie en solitaire.

ANTONIO GAMONEDA

Laurence BREYSSE-CHANET et Jean-Baptiste PARA	253	Sons noirs, sons blancs.
Antonio GAMONEDA	261	Une porte hermétiquement ouverte.
Antonio GAMONEDA	271	Entre l'acier et l'effroi.
Laurence BREYSSE-CHANET	272	Lorsque la voix répond, par-delà l'absence.
Antonio GAMONEDA	282	Sept poèmes de <i>Chanson de l'erreur</i> .
Miguel CASADO	292	Une langue maternelle.
Jean-Yves BÉRIOU	302	Bientôt encore, les disparitions.

CAHIER DE CRÉATION

ANANTANARAYANAN	308	Contes soufis.
Estelle FENZY SOUAL	314	Le papillon.
François BÉCHU	319	L'homme qui voulait donner.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	322	Les sens de l'exil.
---------------	-----	---------------------

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	328	Un sens commun du lieu et de l'instant.
-------------------	-----	---

Le théâtre

Karim HAOUADEG	334	L'envers des destinées.
----------------	-----	-------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	337	Irréel ou surréel, un monde qui nous devient familier.
----------------	-----	--

La musique

Béatrice DIDIER	340	Prodigieux Kodo.
-----------------	-----	------------------

NOTES DE LECTURE

343

Cyril ANTON, Marie-Claire BANCQUART, Sandrine BÉDOURET-LARRABURU, Philippe CHARDIN, Pierre DHAINAUT, Guilhem FABRE, Sylvie FABRE G., Gwenola FIRMIN, Joëlle GARDES, Tristan HORDÉ, Enrique KRAUZE, Pierre LECŒUR, Maxime MAILLARD, Michel MÉNACHÉ, Marlon MIGUEL, Jean PASTUREAU, Florence OLIVIER, José Emilio PACHECO, Anne PICARD, Andreia ROMAN, Frédéric Jacques TEMPLE, Pierre VINCLAIR, Lucien WASSELIN.

UNE LONGUE CORDE À FACE DE LUNE

*Peu m'importent les gloires ou les neiges,
je veux savoir où se rejoignent
les hirondelles après la mort...*

Julio Cortázar, « Le questionneur »

« Je suis né à Bruxelles en août 1914. Signe astrologique, la Vierge ; en conséquence asthénique, avec des tendances à l'intellectualité, ma planète est Mercure et ma couleur le gris (quoiqu'en réalité le vert me plaise). Ma naissance fut un produit du tourisme et de la diplomatie ; mon père fut incorporé dans une mission commerciale proche de la légation argentine en Belgique, et comme il venait tout juste de se marier, il emmena ma mère à Bruxelles. Il m'échut de naître pendant la période de l'occupation de Bruxelles par les Allemands, au début de la Première Guerre mondiale. » Ainsi Julio Cortázar abordait-il l'exercice de l'« itinéraire biographique », lorsqu'on lui demandait de s'y prêter — avec pudeur, distance et humour.

Julio a presque quatre ans lorsque sa famille peut revenir en Argentine ; il parle surtout le français, ce qui lui laissa une manière de prononcer le « r » dont il ne put jamais se débarrasser. Il grandit, entouré de femmes, à Banfield, banlieue petite-bourgeoise de Buenos Aires. Le père est parti et n'a plus donné signe de vie. La mère a trouvé un emploi de bureau et la grand-mère élève des poules et des lapins. Le jardin est plein de chats, de chiens, de tortues et de perruches : le paradis. Mais dans cet Éden, Julio se sent déjà déchu : trop de servitudes, une sensibilité excessive, des accès de tristesse fréquents, des crises d'asthme, des bras cassés, des amours enfantines désespérées. Souvent malade, le jeune garçon se réfugie dans l'imaginaire, il dévore les livres, tous les livres, et compose des vers parfaitement cadencés avec des rimes impeccables. Soucieux d'aider sa mère, il plante aussi des spaghettis et se désole de ne pas les voir pousser. Et puis il joue. On songe ici aux mots de José Bergamín dans *La Décadence*

de l'analphabétisme : « La pensée est encore dans l'enfant, tant qu'il est un enfant, un état de jeu. Et l'état de jeu est toujours, chez l'enfant, un état de grâce. » Pour Julio Cortázar « l'enfant est le père de l'homme ». Jouer c'est un peu se faire démiurge et forger, recréer le monde. Si la peur et certains chagrins refoulés rendirent Cortázar malheureux dans son plus jeune âge, ils multiplièrent, en revanche, les possibilités de son imagination et le conduisirent à les exorciser à travers les jeux, l'humour et les mots. On comprend mieux dès lors comment les jeux inventés naïvement tout au long de l'enfance ont participé de la formation de ses constellations intérieures et de son « autre ciel » — celui de la fiction.



Hasards du calendrier, les hommages à Julio Cortázar se succèdent ces temps-ci : en 2013, on a célébré le cinquantenaire de *Marelle* ; en février 2014, on a commémoré le trentième anniversaire de la mort de l'écrivain argentin devenu français ; en juillet 2014, le centenaire de sa naissance. Quel regard Julio Cortázar porterait-il sur toutes ces célébrations ? Ironiserait-il sur cette « commémorationnite » au motif qu'il est né ou qu'il est mort ? Même lorsqu'il fut devenu célèbre, Cortázar demeura d'une modestie légendaire et ne songea jamais à travailler à sa postérité : « Le futur de mes livres ou des livres d'autrui est le cadet de mes soucis... Un véritable écrivain est quelqu'un qui tend l'arc à fond tandis qu'il écrit et qui le suspend ensuite à un clou pour aller boire un verre avec ses amis. La flèche est bien en route dans l'air, et se plantera ou non dans la cible ; seuls les imbéciles pourront prétendre modifier sa trajectoire ou courir après elle pour lui donner de petites impulsions supplémentaires en lorgnant du côté de l'éternité...¹ »

En consacrant un cahier à Cortázar, la revue *Europe* a choisi de distinguer l'œuvre d'un écrivain protéiforme et inventif, à la fois Merlin et Phileas Fogg, qui a su regarder autrement le monde et ses rudesses. Il ne s'agira pas ici de lui offrir « un petit enfer fleuri » ou « une geôle d'air », de tresser une couronne d'éloges ou de regrets, mais plutôt de frayer un chemin vers la « douce magie » des livres de ce géant rieur et grave, « longue corde à face de lune² » aux yeux effarés et mélancoliques, et de lui dire « merci pour son passage dans nos vies » ; merci pour sa bonté : « je suis, dans le bon sens du mot, un homme bon » aurait pu dire Cortázar reprenant un vers d'Antonio Machado. Cette bonté que nous aimons tant en lui et qu'évoquait Juan Rulfo à son propos : « Nous l'aimons parce qu'il est bon. Bon comme être humain et très bon comme écrivain. Il a un cœur

si grand que Dieu a dû fabriquer un grand corps aussi pour y loger son cœur. Ensuite il a mélangé les sentiments avec l'esprit de Julio. De sorte que Julio ne fut pas seulement un homme bon, mais aussi un homme juste. »



Pas de semaines pendant ces mois passés avec Julio pour composer ce cahier d'*Europe* où les choses et les êtres n'aient cessé de nous adresser des signes : les livres s'aimaient, tout nous parlait de lui. Effet des « combinaisons bizarres de la vie » de Nerval auxquelles Cortázar croyait ?

Au moment de clore ce volume, le poète Arnaldo Calveyra et son épouse Monique m'ont raconté une scène dont ils avaient peu avant été témoins — l'une de ces pépites de « hasard objectif » que distille parfois la ville. Lors d'une promenade dans leur quartier, non loin de Censier et du Jardin des Plantes, ils avaient traversé un square et découvert, un peu en retrait d'une allée, un caddy de supermarché momentanément abandonné. Celui ou celle qui transportait là sa vie, la poussant de square en square, de place en place, demeurait invisible. Au-dessus des couvertures, des vêtements et des sacs en plastique entassés dans le chariot, un objet et un nom avaient capté leur regard. Un livre, un livre de Julio Cortázar. Un recueil de nouvelles en français : *Les Armes secrètes*, ou bien était-ce *Gîtes* ? Hypnotisés par le nom de leur ami et cette vision poignante, Monique et Arnaldo hésitent aujourd'hui sur le titre du livre entrevu comme dans un rêve.

Julio Cortázar aurait été touché par la présence d'un de ses livres au milieu de ce raccourci d'existence précaire. Offrir à un inconnu sans maison une maison de mots et qu'il pût y entrer et lui donner vie lui aurait serré le cœur. Cortázar s'agaçait des auteurs considérés comme des demi-dieux, des démiurges, ou les seules personnes importantes. Il se souciait des millions et des millions d'hommes qui n'ont pas acquis le statut de lecteur et dont personne ne parle ou ne fait quoi que ce soit pour qu'ils accèdent à ce statut.

« Pour moi, être auteur est une fatalité. Je n'ai pas de quoi me vanter d'être écrivain. Je le suis parce que j'ai voulu l'être. Mais, devenir lecteur est différent car cela exige d'une société qu'elle mette à disposition de ses membres les moyens éducatifs et économiques [...]. C'est pourquoi, dans ma lutte engagée et idéologique, je me fiche des auteurs, car chacun se débrouille seul, moi le premier. Ce sont les lecteurs qui m'intéressent, et c'est en leur faveur qu'il faut livrer bataille. »



« Qui lit Cortázar aujourd'hui ? » titrait récemment un éditorialiste du quotidien argentin *La Nación*³. Est-il « un écrivain qu'on lit voracement durant l'adolescence et la jeunesse, comme dans une sorte d'entraînement pour la vie de lecteur adulte » ? Serait-il demeuré trop ancré dans le XX^e siècle, contrairement à Borges, « écrivain du XIX^e siècle dont l'intelligence a anticipé le XXI^e siècle » ? « Les hommages à venir parviendront-ils à faire revivre une œuvre qui semble s'être assoupie depuis un certain temps ? »

Faisons confiance aux lecteurs, et retrouvons Cortázar dans ce fragment du *Livre des étreintes* d'Eduardo Galeano : « Julio racontait que les émotions des vivants arrivent aux morts comme des lettres, et qu'il avait voulu revenir à la vie à cause du grand chagrin que lui donnait le chagrin que sa mort nous avait donné. Et puis, disait-il, être mort est une chose ennuyeuse. Julio disait qu'il avait envie d'écrire une nouvelle là-dessus. »

Anne PICARD

Je remercie vivement les auteurs et les traducteurs qui ont permis la réalisation de ce dossier mais aussi tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, y ont généreusement collaboré : Aurora Bernárdez ; Carina Pons ; Gladis Yurkievich ; Marie José Paz ; Patricia Newcomer ; Colette Portal ; Sara Facio ; Mariel Lartigue ; Arnaldo et Monique Calveyra ; Luis Tomasello ; Julio Silva ; Antonio Seguí. Je remercie en outre la rédaction d'Europe de la confiance qu'elle m'a accordée, et particulièrement Jean-Baptiste Para pour ses conseils précieux et son aide efficace. C'est ensemble que nous tenons à saluer la mémoire de Luis Tomasello et de Juan Gelman dont nous avons appris la mort en janvier 2014 avec beaucoup de tristesse.

1. Propos rapportés par Karine Berriot dans *Julio Cortázar, l'enchanteur*, Presses de la Renaissance, 1988.

2. Eduardo Galeano, « Una casa de palabras para Julio Cortázar », *Araucaria de Chile*, n° 26, 2^e trimestre 1984.

3. Maximiliano Tomas, « ¿Quién lee a Cortázar hoy? », *La Nación*, 9 janvier 2014.



Julio Cortázar en Habana, Cuba 1967. Fotografía de Chino López.
Fondo Aurora Bermúdez. Col. CGA.

Julio Cortázar sur le Malecón, La Havane, 1967
Photo Chinolope